

para epíscopo

CESBRON Ambrose Venceslas
vieux-Beconnais 28 septembre 1852

Simone Angers	20. XII. 1873
Mme "	30. 5. 74
M. de la Roche "	22. 5. 75
M. de la Roche "	10. 5. 76
M. de la Roche "	23. XII. 75
Prof. Sciences & Comptes	1876
" " " " St Louis	1884
Prof. St Naville	1. X. 1899

décédé 3 décembre 1904

S. B. 7479

Dernier écho du Pèlerinage

On nous écrit :

Huit jours sont écoulés depuis notre retour de Rome et les suaves émotions que nous y avons ressenties sont encore si présentes que nous vivons de leur cher souvenir!

Le bonheur dure encore lorsque nos pensées se reportent à l'audience si touchante du Saint Père et aux bénédictions qu'il répandit avec effusion sur nous et nos familles!

Le bonheur dure encore lorsqu'il nous semble assister aux fêtes inoubliables de l'Immaculée-Conception et de la Canonisation; revoir le cortège imposant et grandiose, le pape porté sur la sedia, la marche triomphale des trompettes d'argent, les chants et les cérémonies si belles qu'on se croyait au ciel!

Le bonheur dure encore lorsque nous pensons aux heures bénies où, remués jusqu'au plus intime de notre être, nous parcourions les catacombes et les pieux souterrains contenant les tombeaux des martyrs; quand nos yeux émus et ravis contemplaient les reliques précieuses de la Crèche du Sauveur, les reliques insignes de sa Passion conservées avec amour dans le berceau de la chrétienté!

Le bonheur dure encore et durera toujours, car, dans la Ville éternelle, notre foi a été ravivée aux pieds du Saint Père, ineffable de sainteté et de bonté, et nous avons puisé le courage de défendre notre sainte religion et la grâce qui fait les forts!

Et maintenant que nous voici revenus dans nos familles, heureux de nos douces émotions, nous disons merci du fond du cœur à tous ceux qui ont contribué au succès du pèlerinage.

Sa Grandeur, Monseigneur notre Evêque, voudra bien agréer les remerciements respectueux des pèlerins de l'Anjou; comme toujours son zèle n'a eu d'égal que sa bonté!

Remerciement bien sincères à M. le chanoine Malsou, si bon, si obligeant pour chacun, communiquant à tous la ferveur qui l'anime et son pieux enthousiasme dans la Ville éternelle.

Nous n'oublierons pas non plus M. le chanoine Lancelle, l'aimable et dévoué directeur du pèlerinage de Paris, toujours actif et infatigable.

Ce n'est pas un adieu que nous avons dit à Rome, c'est un au revoir plein d'espérance et qui remplit nos cœurs des plus douces consolations!

20 décembre 1904.

UN GROUPE DE PÈLERINS ANGEVINS.

M. l'abbé Cesbron, professeur à l'Externat Saint-Maurille

La mort est toujours terrible, mais quand aux navrantes misères des derniers jours de maladie et au chagrin de l'adieu final elle ajoute la soudaineté d'une arrivée que rien ne faisait prévoir, alors elle produit dans les âmes un ébranlement douloureux dont elles ont peine à se remettre. Voilà pourquoi l'Externat Saint-Maurille est encore sous le coup de l'émotion profonde causée par la mort de M. l'abbé Cesbron.

Qui eût pu prévoir il y a quelques semaines cette brusque dispa-

rition ? Il était si vivant, si robuste, si fier d'une force qu'il dépensait avec une générosité voisine de la prodigalité et de l'imprudence ! Si l'on nous eût prévenus, au commencement de l'année scolaire, que l'un de nous ne devait pas la finir, tous les noms des professeurs de la maison auraient été prononcés avant le sien. Et pourtant, il est mort. Dieu, sans doute, jugea qu'il avait fini sa journée de rude travailleur. Il est mort, terrassé par une pneumonie qui l'a emporté en dix jours. Le vendredi matin, 10 décembre, vers huit heures et demie, au moment où le murmure des *Ave Maria*, récités pour lui de classe en classe, venait à peine de s'éteindre, il rendait le dernier soupir.

L'abbé Ambroise Cesbron était né le 28 septembre 1852, au Louroux-Béconnais, d'une très honorable et très chrétienne famille. Entré au Collège de Combrée pour y achever ses études de français, il se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son intelligence, passa au latin et ne tarda pas à prendre rang parmi les bons élèves de sa classe. Ardent au travail, encore plus ardent au jeu, il était sur la cour un écolier incomparable. Personne, paraît-il, ne savait comme lui organiser une partie de barres, préparer une glissoire, grimper dans les arbres, faire au gymnase des tours effrayants, ou, en qualité de général, diriger à fond de train une charge de cavalerie à la tête d'un escadron monté sur des échasses. Il dépensait dans ces exercices physiques le trop plein de son exubérante nature. Cette fougue n'empêchait pas l'adolescent de donner accueil en son âme à la grave et sublime pensée de la vocation sacerdotale. Pour l'y garder, pour s'en montrer digne, il s'efforça de lutter contre l'impétuosité de son caractère, d'adoucir son humeur et de donner plus de suite, plus de régularité à son travail. Sans doute il y réussit, puisque à la fin de sa Seconde, ses maîtres le jugèrent digne d'entrer dans la Congrégation du Sacré-Cœur.

Du collège de Combrée au Grand-Séminaire la transition est douce et naturelle ; mais l'immobilité entre les quatre murs d'une cellule n'est guère faite pour certains tempéraments. L'abbé Cesbron souffrait cruellement de la réclusion sulpicienne. Toutefois, il la supportait sans se plaindre, essayant seulement de l'adoucir par de longues promenades autour de la Claverie ou par quelques expériences de physique, dont une, mal surveillée, troubla un soir, par une forte détonation, la paix du « Grand Silence ». Son encrier sauta en l'air, ses livres furent renversés. On accourut ; déjà on le croyait mort. Il était parfaitement heureux : l'expérience avait très bien réussi ; sans doute le plafond avait un peu souffert, mais quelques sous de plâtre suffiraient à réparer le malheur, et en vérité l'on ne pouvait à meilleur compte favoriser le progrès de la science.

Malgré ces délassements et sa courageuse bonne volonté, M. Cesbron finit par se fatiguer. Les médecins jugèrent à propos de lui faire interrompre les études du Grand-Séminaire. Au milieu de sa dernière année de théologie, il fut nommé à Combrée, d'abord maître d'études, puis professeur d'une petite classe de français. Dans les loisirs que lui laissaient ses bambins, il prépara à peu

près seul son baccalauréat ès sciences, fut reçu à Rennes, et si brillamment que M. Claude lui proposa d'aller préparer sa licence à Angers. Il fallait quitter le collège pendant deux ou trois ans : M. Cesbron refusa. Un an après, il succédait comme professeur de physique et chimie à M. l'abbé Ravain que Mgr Freppel venait de nommer à la Faculté des Sciences. A partir de ce jour, notre ami avait trouvé sa voie et l'emploi de sa vie. Pendant huit ans à Combrée, quinze ans à Saint-Louis de Saumur, quatre ans à l'Externat Saint Maurille, il remplira les fonctions de son double professorat à la satisfaction entière des Supérieurs, des élèves et des parents.

M. l'abbé Cesbron, en effet, était un professeur excellent. D'abord il savait beaucoup, ayant beaucoup étudié. Et puis, il avait le don d'extérioriser sa science, de faire comprendre ce qu'il avait compris lui-même et de communiquer sa pensée sans qu'elle perdît de sa limpidité. Rien, au dire de tous ses anciens élèves, n'était clair et vivant comme une de ses classes. Comme il aimait beaucoup les jeunes gens, auxquels il ressemblait par plus d'un côté, il se dépensait pour eux sans compter et avec bonheur. Une première explication n'avait-elle pas été comprise, vite son esprit souple et primesautier en inventait une seconde. Dans les yeux de quelques auditeurs ou plus lents ou moins appliqués, lisait-il un reste d'obscurité, il reprenait la question sous une autre forme, inventait coup sur coup deux ou trois exemples et autant de comparaisons, le tout accompagné de grands gestes et de regards étincelants qui soutenaient l'attention des élèves. Ses comparaisons toujours originales éclairaient d'une lumière soudaine et vive le point resté obscur; un dessin, prestement fait au tableau, achevait de rendre la vérité sensible aux yeux les plus myopes; et puis, pour récompenser les élèves d'avoir enfin compris, il lançait, comme une fusée, un jeu de mots qui venait de lui traverser l'esprit et qu'il expliquait en souriant, quand on ne l'avait pas saisi au vol et goûté du premier coup.

Ces cours de M. Cesbron n'allaient pas sans travaux pratiques. Il aimait les expériences avec passion. Elles lui permettaient d'abord de remuer, de s'agiter, puis de déployer les merveilleuses ressources de deux mains qui savaient tous les métiers sans en avoir appris aucun, enfin, et surtout d'empêcher chez les élèves ce savoir « livresque » pour lequel il avait un souverain mépris. « On ne se forme pas aux sciences, disait-il souvent, avec un manuel ou en écoutant la parole du professeur, mais en exerçant ses cinq sens à la fois, la vue et le toucher surtout. » Et il avait raison. Ses expériences étaient toujours préparées avec soin. Je l'ai vu plus d'une fois refuser une promenade dont il aurait eu grand besoin et qui lui faisait envie, pour rentrer dans son laboratoire immédiatement après le repas de midi : sa classe était à telle heure et il n'avait que le temps d'arranger ses bocaliers et de monter ses appareils; ce sacrifice, il le faisait sans cesse et très simplement; c'est à peine s'il avait l'air de lui coûter. Il le sentait pourtant d'une façon vive, comme il sentait toute chose.

Mais, si à la classe suivante l'expérience réussissait quoique difficile ou dangereuse; si les élèves avaient l'air de s'y intéresser

et de puiser, dans le spectacle offert à leurs yeux, en même temps qu'un peu de plaisir le goût de la science et une admiration passionnée pour les prodiges qu'elle opère, alors il était pleinement heureux; toutes ses peines étaient oubliées. La joie parfois le rendait enfant; il se payait une petite fantaisie. Pendant le défilé des élèves, à la fin de la classe, il mettait sa main stoïquement dans la flamme ou son nez longtemps sur l'éprouvette pour bien prouver à tous que le feu ne brûle pas et que les gaz les plus terribles sont parfaitement respirables, quand on veut.

Le soir, de cinq à sept heures, rentré dans sa chambre, il continuait de travailler pour les jeunes gens que la Providence lui avait confiés. Il lisait pour eux les livres nouveaux, afin d'être au courant des découvertes contemporaines et d'éviter la routine d'un cours arriéré et démodé. Il corrigeait leurs copies, notant dans les marges, de son écriture nerveuse et soignée, les passages médiocres ou les bons endroits; et parfois, pour les élèves de mathématiques surtout, il reprenait le problème depuis le commencement jusqu'à la fin. Ces problèmes n'étaient jamais les mêmes d'une année à l'autre, car, pendant les vacances, il notait soigneusement ceux qui venaient d'être posés aux examens, et à mesure qu'il les donnait, dans un ordre habilement sérié de difficulté croissante, il s'obligeait à les faire lui-même et à les écrire en entier sur d'énormes cahiers qu'il montrait quelquefois à ses amis.

A sept heures, sa journée était finie. Il traversait les corridors d'un pas leste et dégagé, la tête haute, sa petite calotte de soie, sa *chechia*, comme il l'appelait, négligemment campée sur l'oreille. On eût dit un ancien zouave devenu aumônier militaire. Il entrait au réfectoire qu'il remplissait bientôt de sa gaité, de ses bons mots et de ses discussions; car il avait l'âme batailleuse. On doit dire aussi, pour être juste, que d'aucuns par manière de joyuseté (car il faut bien rire un peu pour rompre la monotonie de la vie de collègue) faisaient exprès quelquefois de le contredire et de soutenir avec effronterie des thèses abracadabrantes qui renversaient les découvertes les plus certaines et les lois les plus élémentaires de la science. Il lui arrivait de perdre patience, et comme il avait la langue prompte, la réplique partait comme une flèche. Mais s'il s'apercevait que la pointe était entrée un peu avant, il était mécontent de lui; et, après le repas, c'était une chose touchante et comique à la fois de le voir entrer, sous un prétexte ou sous un autre, dans la chambre du confrère un peu vigoureusement réfuté, se montrer plus aimable que de coutume, découvrir que la porte fermait mal ou que l'appareil à coke avait besoin d'une réparation; en un clin d'œil la soupape était remise en place, la serrure dévissée et revissée; ce qui était une manière originale mais délicieuse de vous dire: « J'ai été un peu vif peut-être, mais n'en parlons plus, n'est-ce pas, et restons toujours amis. »

Le jeudi, pour se délasser des fatigues du professorat, il allait passer avec délices de longues heures dans son atelier. Là il faisait des meubles pour sa chambre, des colonnes pour la chapelle de la Congrégation, construisait des volières-modèles, l'armature métallique d'une serre, ou bien tous les accessoires d'un théâtre,

depuis l'estrade et les coulisses jusqu'à la machinerie du rideau. Jamais il n'était plus flatté que quand l'Econome du collège lui commandait « un grand chantier », un travail long et difficile. Il se mettait avec ardeur à la besogne. Elle lui fondait dans les mains... et aussi les crédits votés pour l'entreprise; mais à l'heure dite le travail était fait et bien fait. Il y avait un moment dans l'année où son cher atelier lui était particulièrement d'un grand secours. C'était à l'arrivée des vacances. A ce moment, l'abbé Cesbron voyait ses collègues partir en voyage où aller se reposer à Saint-René du Pouliguen. Lui aussi, il aurait eu grand besoin de sortir, de changer d'air et d'horizon, surtout dans les dernières années où la fatigue commençait à se faire sentir. Mais sa bourse était vide, et son traitement toujours épuisé par des générosités dont il ne dévoila jamais le secret. Car personne ne pratiqua mieux le conseil de l'Évangile : « Que votre main gauche ignore les bienfaits de votre main droite. » Avec une gaieté forcée, il disait au revoir aux confrères qui parlaient, puis refoulant d'un coup énergique de volonté la tristesse qui commençait à l'envahir, il retournait à ses chers outils et se consolait dans la pensée que Notre-Seigneur, pauvre lui-même, avait aimé les pauvres et les avait proclamés bienheureux !

Il y avait vingt-neuf ans que M. Cesbron portait, on peut dire allègrement, le poids du professorat, lorsque tout d'un coup il tomba pour ne plus se relever. Le 4 décembre, il alla pour la dernière fois à Saint-Clément-des-Lévées, paroisse où depuis longtemps il se plaisait à faire du ministère chaque dimanche. Il revint très fatigué et le lendemain fut pris de violents maux de tête. Mais notre confrère avait toujours été rude à son corps. Il voulut faire toutes ses heures de cours le lundi et le mardi; le mercredi matin il se traîna en classe encore une fois. Cet effort l'épuisa. Le jeudi une pneumonie se déclarait et l'obligeait à se mettre au lit.

Alors commença pour nous tous un spectacle des plus édifiants. Lui si fier de sa force et qui devait tant souffrir de se voir terrassé du premier coup, lui qui n'était guère porté par nature à la soumission et à la patience, il accepta avec douceur tous les conseils, tous les remèdes, tous les soins. Pendant huit jours et huit nuits que la fièvre, une fièvre de 40 degrés, le poursuivit sans le laisser reposer un instant, on ne l'entendit pas faire une seule plainte. « Souffrez-vous beaucoup? » — « Non, presque pas. » — « Avez-vous dormi? » — « Non, pas une seule minute depuis que je suis alité; mais il paraît que cela vaut mieux, puisque le bon Dieu arrange les choses ainsi. » Sa foi qui était très vive lui donnait ce tranquille courage. Elle était aussi très délicate. Pendant les deux premiers jours, il demanda plusieurs fois s'il était assez malade pour se dispenser de la récitation du bréviaire, et il fallut les affirmations réitérées de ses amis pour chasser de son esprit ce scrupule qui lui fait honneur.

Le mercredi, avant-veille de sa mort, il vit arriver ses frères; ses sœurs et ses neveux. Il s'entretint avec eux, les remercia affectueusement, et fit tous ses efforts pour calmer leurs inquiétudes. Après sa famille, ses élèves étaient sa plus constante préoccupation.

Il comptait les classes que sa maladie leur faisait perdre et se demandait avec inquiétude comment ils pourraient rattraper tout ce temps perdu. Cette pensée le hantait surtout la nuit. On l'entendait parfois expliquer d'une voix haletante quelque loi de physique ou de chimie à des auditeurs imaginaires. Ses amis qui le veillaient l'avertissaient de sa méprise. Il souriait doucement. « Puisqu'il n'y a personne à m'entendre, disait-il, je perds mon temps. Je ferais mieux de prier le bon Dieu. » Et il prenait son chapelet qu'il récitait avec ferveur.

Pendant qu'il pensait à eux, ses élèves de l'Externat Saint-Maurille ne l'oubliaient pas. Ils lui donnèrent une marque d'affection à laquelle il fut très sensible. Ce fut une des dernières joies qu'il goûta sur la terre. Le jour de la saint Ambroise, on vint de leur part lui apporter sur son lit une magnifique gerbe de fleurs. « Le beau bouquet » dit-il; et un éclair de bonheur ranima ses yeux qui s'éteignaient. « Ce sont vos élèves de philosophie, de mathématiques, de rhétorique et de seconde qui vous l'envoient avec leurs vœux de fête et leurs prières. » — « Quels bons enfants! Il faudra les remercier pour moi. » Puis, après avoir longtemps regardé les fleurs en silence, il ajouta : « Mais les choses de la terre ne doivent plus m'occuper! Il paraît que je vais mourir. » M. l'Aumônier et ensuite M. le Supérieur venaient de l'avertir, en effet, de la gravité de son état dont il ne se doutait pas.

Nous ne pouvions le laisser dans l'ignorance plus longtemps. Il faut qu'un prêtre sache regarder la mort en face, qu'il la voie venir, et puisqu'elle est envoyée par Dieu, qu'il la reçoive avec soumission et courage. Cette résignation au moment suprême, ce *fiat* prononcé du fond du cœur malgré les affres de l'âme et du corps qui tremblent, est un des plus grands actes d'amour que nous puissions offrir à Dieu. C'est aussi un sacrifice très méritoire et une grâce précieuse et dernière dont nous ne devons pas priver ceux qui vont se trouver bientôt face à face avec la Justice infinie.

M. l'abbé Cesbron était de longtemps préparé à comprendre ces pensées surnaturelles. Le jeudi soir, vers 7 heures, lorsque M. l'abbé Petiteau, son ami particulier, lui parla pour la première fois de recevoir l'Extrême Onction, il fit avec la tête un signe de consentement et, quoiqu'il eût communiqué le matin en l'honneur de l'Immaculée-Conception, il voulut, par respect pour le sacrement, se confesser de nouveau. M. le Supérieur arriva bientôt avec les saintes Huiles, et lui demanda : « Vous voulez bien recevoir l'Extrême-Onction, n'est-ce pas? — « Bien volontiers, répondit M. Cesbron » — et il ajouta : « Vous voyez, je fais tout ce que vous voulez. » Puis, s'unissant aux professeurs, ses collègues et ses amis, qui étaient agenouillés dans la chambre et qui priaient, il murmurait d'une voix calme les versets qui lui revenaient à la mémoire. La nuit fut mauvaise, sans être agitée. Notre cher malade s'affaiblissait de plus en plus. Vers quatre heures du matin, il perdit connaissance, et quelque temps après l'arrivée des élèves en classe, le bruit lugubre de sa respiration rauque et sifflante cessa tout à coup de remplir le corridor. Très doucement, sans un cri, sans le moindre

geste de souffrance, notre ami venait de remettre son âme entre les mains de Dieu.

Seigneur, donnez-lui le repos éternel. *Requiem æternam dona ei, Domine!*

Louis COULON.

Une touchante cérémonie au Longeron

C'est parce que, à défaut d'autre mérite, ce compte-rendu aura du moins celui de narrer une fête d'une beauté originale et que le lecteur ne pourra faire, cette fois, la dédaigneuse réflexion : « toujours la même chose », c'est pour cela que nous nous sommes permis de jeter par-dessus nos frontières un faible écho de nos solennités paroissiales.

Nous ne voulons pas parler de nos deux récentes en l'honneur de l'Immaculée Conception, celle du 8 décembre, l'illumination générale de toutes les maisons du bourg, l'imposante manifestation de la paroisse tout entière se portant successivement, au chant des cantiques, aux quatre feux de joie préparés aux quatre points cardinaux de l'agglomération, les fusées, les acclamations, les prières... , puis celle du dimanche 11, quand, à la tombée de la nuit, l'immense théorie aux feux multicolores d'une interminable procession aux flambeaux vint, à travers les rampes de nos pittoresques côteaux de Sèvre, se grouper à l'entrée de notre grotte de Lourdes splendidement embrasée, l'aspect de cette masse d'hommes et de lumières éclatant en notes d'allégresse ou s'agitant en des remous de mer phosphorescente. Ces fêtes mariales ont eu lieu ailleurs, mieux réussies peut-être encore qu'ici, la *Semaine Religieuse* ne nous en a-t-elle pas fait parvenir quelque enthousiaste écho ? Nous voulons parler de notre cérémonie de dimanche dernier, et nous avons la prétention d'avoir été cette fois témoins d'une fête d'une majesté et d'une splendeur inoubliables.

Ces lignes seront vraisemblablement précédées de la liste des ordinations de samedi dernier, où le diocèse d'Angers apprendra que trois enfants du Longeron ont été promus à l'ordination de la prêtrise. Or, il avait été décidé que nos trois nouveaux prêtres célébreraient ensemble leur première messe, dans l'église où ils avaient fait ensemble leur première communion.

18 décembre 1904, grande et belle journée qui datera dans l'histoire religieuse de cette paroisse. Le temps, maussade les jours précédents, est idéalement beau ce matin ; un ciel calme, légèrement brumeux, comme pour favoriser le recueillement qui doit être le cachet de cette fête du cœur et de la foi, une atmosphère noble et tiède qui vient si à propos faire tressaillir enfin la semence encore paresseusement endormie dans les arides sillons de nos côteaux, image du souffle de la grâce qui viendra tout à l'heure secouer les âmes en de suaves émotions. Dix heures moins un quart, la sonnerie des grands jours a convoqué la paroisse. Elle est là tout entière rangée sur les trottoirs, elle s'écrase dans les carrefours lorsque la procession se rend au presbytère chercher les élus du Seigneur. M. l'abbé Hulin, revêtu des ornements sacerdotaux, le

CESBRON 1297 Ambroise (1852-1904)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (maître d'études) de diocèse d'Angers de 1876 à 1878

Combrée (professeur de Physiques) de diocèse d'Angers de 1878 à 1884